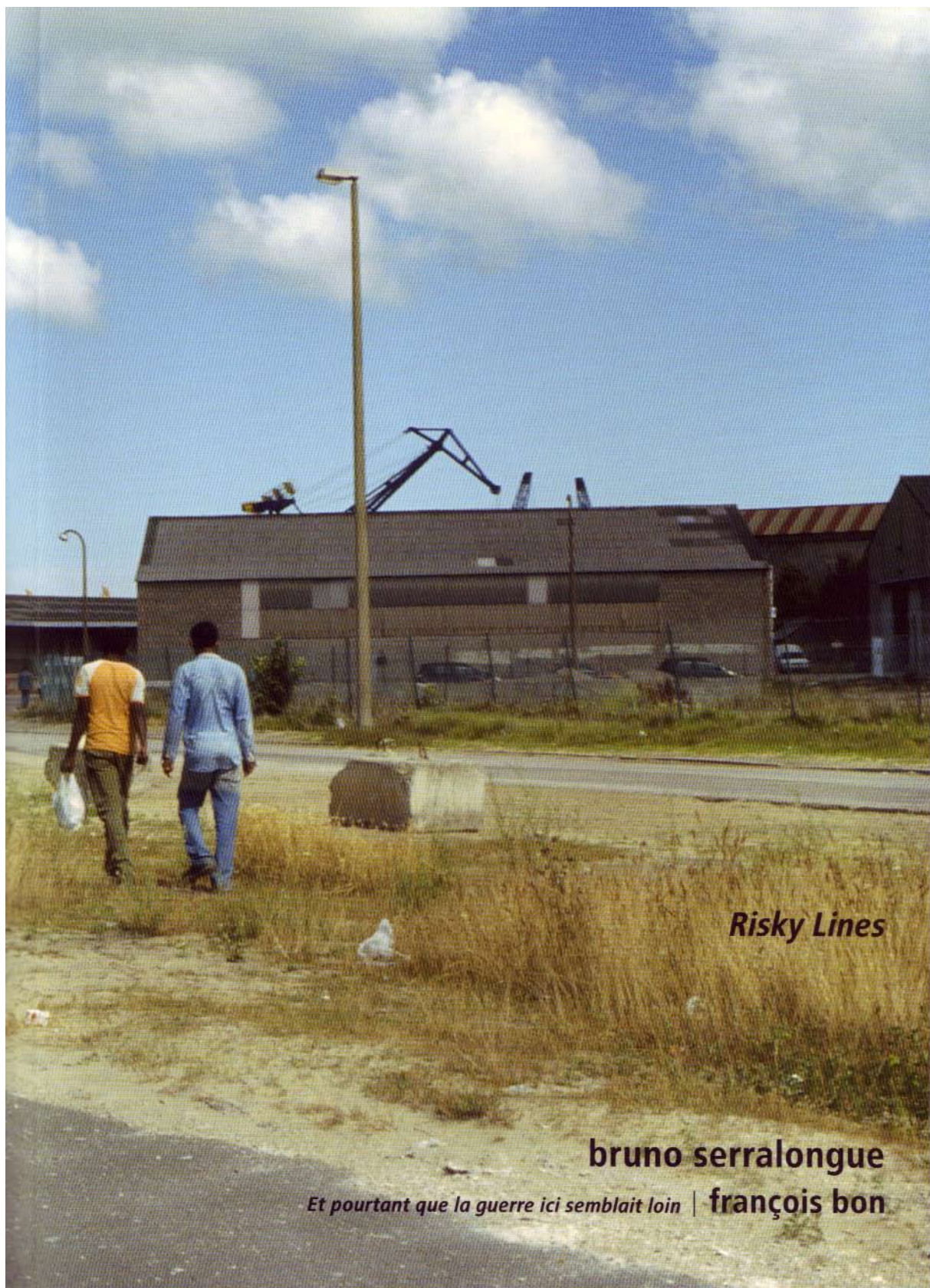




Risky Lines

bruno serralongue

Et pourtant que la guerre ici semblait loin | **françois bon**

Risky Lines, Galerie au Bleu du ciel, Lyon 2007
n°5 de la collection le traitement contemporain

Et pourtant que la guerre ici semblait loin

errants de l'après Sangatte, photographiés par Bruno Serralongue

Hommes qui s'en vont le long d'une voie ferrée : herbes sauvages, végétation, les limites de la ville sont paisibles. Ils sont cinq. Ce n'est pas la place ici de piétons. Ils portent des sacs plastique. Murs de clôture. Mais pas l'exil, nous sommes ici chez nous. Espace pour l'embarquement des automobiles. Barrières. Grillages blancs. Emplacements délimités pour se garer, cahute de gardiennage. Plus loin, la mer. Ciel immensément bleu. Paisible est le monde sur les parkings des hommes, et leurs voyages. De l'autre côté, on voit l'Angleterre, il y a des bateaux sur l'étroite Manche, on toucherait du doigt le voyage.

Sur la voie de chemin de fer désaffectée qui va vers les limites de la ville. Se poster là par récurrence. Si le photographe est fixe, alors ceux qui viennent ou repartent passeront dans son champ. Sur les cailloux du ballast, de pauvres détritiques : emballages. Pour marquer la condition qui vous est faite ? Au loin, les immeubles.

Les sentes qui s'en vont dans les herbes sauvages des bords de ville ne disent pas qu'il s'agit de s'y cacher. Serralongue nous les montre : comme indice, comme absence ? Parce que nous-mêmes tant de fois avons pris de telles sentes, qui ne nous priveraient pas de pays.

Voie ferrée, retour. Le déploiement électrique. Les quais. De ciment usé, de fer rouillé : notre monde. Celui qui s'abrite du soleil sous une serviette en marchant.

Dans la forêt, la trace : ligne de quelques détritiques. La cache est maladroite. C'est qu'ici on ne vous cherche même pas : est-ce seulement un endroit ? Point rouge dans les fourrés, on n'ira pas voir. Chez eux.

Ces trous et alvéoles ont toujours abrité ceux qui n'ont que ces agrégats indestructibles : parlez donc d'hygiène. C'est une guerre encore, une guerre voilà tout. Alors on vit aussi dans les blockhaus, quand les blockhaus le permettent. Photographie composée de trois sections horizontales superposées. Nous n'avons que cette abstraction pour dire.

Interdiction de monter sur le sable, risque d'éboulement. Tous les matins, gazage au bout du port. Nous sommes un monde de mots qui ne savent pas leur naïveté, dès lors qu'on les imprime. Et d'autres qui témoignent de la main. Nous avons fait du monde cette géométrie industrielle : il y a une beauté même dans la façon dont nous cimentons le monde : flèches des grues, lancées des réverbères. Le port ignore légitimement nos misères, ceux qui veulent partir et qu'on empêche.

Serralongue ne témoigne pas, il interroge. La photographie fait sens si facilement, quand elle arrête le temps. Il y a d'autres signes, qui sont à distance de cette immédiateté du sens. Alors c'est nous qu'ils appellent, et nous voilà piégés, parce que notre distance a cessé, et que le sens se révèle comme absence, exige notre activité mentale propre et la rend indissociable de l'image. Et puis voilà : un homme menotté passe, tiré par un autre en uniforme, qui fait son travail. On est au pôle d'embarquement, il y a le mot Arrêt écrit en gros, mais qui n'a rien à voir. Serralongue chercherait ces instants pour en faire témoignage, il ne nous intéresserait pas : on a mieux à la télévision. Sortie

ces instants pour en faire témoignage, il ne nous intéresserait pas : on a mieux à la télévision. Sortie (exit) Parking (pas de traduction exigée), Correspondance (transfert). Touristes avec enfants. Le monde est une profusion, ou ce qui compte est fugace, et mal visible, comme un contre-jour. Alors respecter cela : présence de deux bornes jaunes, verticales.

Nous sommes un monde de grillages, un monde où les fabricants de ces grillages urbains normalisés, dont on entoure aussi bien les usines que les écoles, font fortune plus que les artistes sans doute. Grillages qui parfois n'entourent que la terre annulée des bords vides de la ville. Pays hérissé, mais contre qui : ainsi se révèle notre propre ville, notre vie cernée de grilles. C'est nous-mêmes comme errants qui sommes interdits. Ou nous-mêmes surplombés de ce qu'on nommait, militairement, chevaux de frise.

Retour chemin de fer. Usine au fond : notre richesse. Raffinerie, ou transformation chimique, les éthanolés sont partout dans notre vie technique. Passage du camion Solstor : qu'est-ce que le mot Solstor, et en quelle langue ? Nous avons privilégié les camions : hommes poussés par leur coque lourde et marchande, en translation incessante et butant sur nos frontières, s'agglutinant aux douanes et frontières. L'errant lui n'a que ses habits. D'ailleurs ici il n'est pas errant. Il est assis, il médite. Je ne sais pas les pensées de l'errant : peut-être simplement l'attente, et avoir cessé l'usage du temps. Il n'y a pas ici de retour. L'homme est assis. Une tension. On aimerait s'approcher et voir les mains : ç'aurait sans doute été facile à Bruno Serralongue, et peut-être ensuite l'a-t-il fait. Mais non, pas de photographie plus proche. Compte le point bleu, et l'opposition des cheminées blanc rouge. Compte l'errant arrêté : sculpture.

Nos géométries, nos pelouses entretenues. Quel désordre nous serait tolérable ? Tri des voitures selon direction par panneaux ici vus de dos, au-dessus de l'autoroute. Enseignes rouges de la consommation. Barrières et interdictions : c'est partout, c'est le monde tel qu'on l'a domestiqué. Au loin le phare et les grues signent le port : échappée. Il n'y a plus de ciel (Serralongue est bon technicien, il nous l'aurait donné, le ciel, s'il y avait eu à donner le ciel).

Voie ferrée encore. L'expression qu'on a : surgir de nulle part. Ils sortent de nulle part. Mais c'est à échelle de la ville, et pour aller dans la ville. On a annulé le pays d'où ils viennent, et le voyage. Et pourquoi seulement des hommes. Des barrières rouges on quitte le nulle part des voies ferrées qui font transition avec la forêt, on rejoint la ville, il y a un canal.

Le portail F248 donne accès aux zones 78 à 75 (dans cet ordre) et à la voie 2, PK 113.450. Qu'avons-nous fait de notre monde ? De toute façon, les portails ne s'ouvrent pas. Bruno Serralongue était venu à Calais à cause d'un article de journal, parlant de ces gens venus de l'autre bout de la terre et qui, malgré la fermeture forcée du centre de Sangatte, ou parce qu'ils n'avaient plus nulle part où retourner, vivaient là à Calais dans la forêt, n'essayant même plus de risquer le passage impossible. Mais Serralongue, au lieu de cela, nous présente ces mots sur des grilles, qui ne les concernent pas. Nous-mêmes, viendrions-nous devant ce portail, comme Kafka devant ses Portes de la loi, pour attendre une éventuelle ouverture ? La géométrie des grilles est présentée sans cadre. Voir même est devenu surface encagée. Si Bruno Serralongue voulait dé-

-montrer quoi que ce soit, la démonstration aurait mangé son intention. Il faut s'éloigner du sens. Il faut se confier à des matières. Elles sont hostiles. Elles ne portent rien de l'intention, ni de ces hommes. Alors a-t-on une chance que l'image nous enseigne en retour ? Serralongue semble parfois ne pas même s'interroger sur cette chance éventuelle : juste, de projet en projet, il affirme avec la même opiniâtreté qu'elle est là, en arrière ou à côté de ce qu'il montre. Mince fragment de ciel sans grille en haut à gauche : pas assez pour y passer.

La plage et la mer sont libres : paradoxe. Comme le photographe libre de photographier la violence exercée en notre nom commun. Tout va bien, finalement. Ici, le ciel.

Voie ferrée encore. Sacs plastique, hommes qui passent. Usines qui semblent dormir, ou même mortes. La vie qu'il nous faudrait, nous la confions à ceux qui n'interfèrent pas avec notre sol. Non, nous ne les regarderons même pas. Les barrières qui s'ouvrent sont inutiles, et ils ne vont nulle part, ceux qui surgissent d'où nous n'irons pas.

Comme la nuit est favorable aux départs : ceux qui ne partent pas, à quoi rêvent-ils ? On nous montre un bateau illuminé : c'est un rêve – le ferry abordera à Douvres, trente kilomètres plus loin. Et la ville aussi est illuminée la nuit : eux on ne les voit plus. Voie ferrée, même lieu, même cadre. Encore plus de silhouettes. Mais elles sont loin. On distingue les sacs plastique. Ceux-là tournent le dos. La chance qu'on aurait eu d'interrompre la ronde, on l'a manquée. C'est ce que signifie le photographe, ou son propre refus d'interrompre quoi que ce soit ? Il ne change donc rien au réel, celui qui s'installe ici, y revient, attend et recommence ?

Voie ferrée : et pourtant la vie près, les couleurs, et même le canal en bleu. Une voiture, un immeuble où on travaille, des maisons où on dort, les rideaux qu'on devine aux fenêtres. Il y a donc en notre pays un autre qu'on arpente, qui s'y superpose : il serait si facile d'enjamber les barrières et pourtant on le sait bien, que cela ne servirait de rien. C'est comme l'univers du conte : il appelle le réel, mais ne s'y confond pas. Ce n'est pas Calais : retournez-vous, l'homme qui passe est tout près de vous. Regardez à nouveau devant vous : sentez-vous sa main sur votre épaule ?

Les voilà enfin immobiles : assis. Ils mangent, ils rient. Et tournent le dos au photographe. Ou les visages : à contre-jour. S'ils nous invitent, nous ne saurions pas venir là. Les fleurs qu'on leur laisse sont celles capables de trouer le ciment : elles sont modestes, et de même couleur. Des palplanches de parpaing préformés, des antennes paraboliques, et dans les sacs plastique la charité qu'on leur fait : il fait si beau.

Camions du transit. On a tant lu de ces histoires de clandestins, entassés, trimbalés. On a lu de ces faits divers, clandestins retrouvés morts dans les camions. Alors on n'enclôt les camions. Les camions deviennent le maillon interdit du passage. La marchandise s'égrène par tous les camions du monde, elle ne veut pas de l'homme marchandise. Serralongue photographie les cailloux qui les en séparent. Serralongue nous parle par cailloux (il y a une beauté aussi des camions, sur toute les routes du monde, et là où ils s'arrêtent).

Les trous dans le grillage nous ravalent à notre condition de bête en fuite : qui de nous n'aurait pas le savoir, peut-être juste un souvenir d'enfance, d'un trou dans un grillage pour entrer dans une propriété interdite, ou de la barrière qu'on enjambe pour entrer au domaine interdit ? Mais il faut ramper, s'humilier on dirait, accepter de devenir le

grillage pour entrer dans une propriété interdite, ou de la barrière qu'on enjambe pour entrer au domaine interdit ? Mais il faut ramper, s'humilier on dirait, accepter de devenir le voleur. On fait d'eux des voleurs. On les fait ramper par des trous. Que demandaient-ils, qui nous paraît si intangible qu'on le leur refuse et qu'on dresse, en les laissant là, libres dans la ville ouverte, la ville calme, la ville qui ne les chasse même pas, tant elle est indifférente ? Serralongue photographie le trou. On comprend la photographie parce qu'on a soi-même passé dans ces trous, touché de la main ces grillages à maille carrée en gaine verte. Où s'en va la sente au-delà ne nous concerne pas. Nous participons de l'indifférence : qu'on la rompe ne concerne pas le photographe, ou du moins pas directement. Lui, il nous montre le trou par quoi on est ravalé à ramper, à fuir comme une bête. Nous ne l'avions pas voulu. Mais c'est en notre nom (s'il s'affirmait, lui, venu là photographier en notre nom, la photo protesterait plus, elle nous laisserait du bon côté, tout aurait été tellement plus facile, à lui comme à nous). Les rideaux aux fenêtres, et la note de musique pour décorer peinte sur la brique rouge : quand ils passent sur la voie ferrée, probablement qu'ils entendent des bruits de radio, ou bien des éclats de télévision. Les fenêtres sont ouvertes : on aère les chambres. Sans doute aussi qu'il y aura des odeurs de cuisine. Est-ce qu'on changerait les rôles ?

Un article de journal. Le mot convenu c'est « réfugié ». Mais le mot « réfugié » suppose qu'il y a refuge. On ne le leur propose pas, le refuge. On accepte pourtant le mot. Celui-ci l'a trouvé, le refuge. Il a franchi les barrières, les grillages, a traversé l'autoroute. Le territoire de la ville a mêlé celui du conte et celui du réel : si, les univers communiquent et s'agrippent, puisqu'une voiture l'a happé, qu'un hélicoptère est venu, qui l'a transporté à l'hôpital, mais trop tard. L'hélicoptère, en quelques minutes, aurait pu l'emporter là où il tentait depuis si longtemps d'aller. L'homme est Afghan, il n'aura pas fini de traverser, au bout de sa traversée à lui, l'autoroute A 26. Le même journal nous informe que rue des Soupirants on a dérobé deux rétroviseurs, un siège bébé et l'autoradio d'un véhicule : c'est notre petite violence, la violence des jours. Ceux à qui on a dérobé le siège bébé ne devaient pas avoir un véhicule de grand luxe. Et la violence faite à leur véhicule est aussi violence faite à l'enfant qu'on y asseyait. Notre misère est sordide : non pas même le troc ou la revente ou l'usage qu'on va faire de deux rétroviseurs et d'un siège bébé usagé, mais qu'on en soit encore à cela entre nous. Eux, les marcheurs, étaient indifférents. Qui aura accompagné l'Afghan de l'A26 pour l'inhumation sur concession municipale ? (On a dans les villes un processus administratif pour ces concessions gratuites, et même le sigle CDA – caveau à décomposition accélérée – ce qui permet de récupérer l'emplacement au bout de cinq ans : les villes ne sont pas responsables.) Il y a eu un feu de poubelle rue Albert-Dürer. Quel destin pour un photographe de photographier un article de journal : mais le monde est une surface sans hiérarchie de signes. C'est ce qu'il nous dit, Serralongue : que la violence ou l'impuissance des mots est aussi une image.

Personne n'avait jamais photographié autant de grillages : mais personne n'avait jamais installé tant de grillages. Un ouvrier a composé, quelque part, l'avis : Accès interdit sous peine d'amende. Mais qui ferait ici payer amende ? Et comment paieraient-ils une amende ?

Et puis ce qui s'entremêle à tout cela c'est l'Algeco blanc. Ils en viennent, les sacs plastique. C'est là qu'on les leur donne. Dans l'Algeco blanc, il y a sans doute aussi des douches et des sanitaires (on se lave, on se rase, on a probablement une boisson chaude), il y a sans doute une pièce où on stocke des vêtements, et sans doute une permanence pour des soins. Dans notre société, nous savons organiser cela. C'est dans toutes les villes, et ici c'est aussi l'été, et c'est un peu spécial : parce qu'ils n'avaient pas décidé de venir, et surtout pas de s'y arrêter, ici. C'était une étape. Peut-être qu'en n'arrivant pas au terme du voyage, ils gardent l'illusion qu'au bout c'est mieux. Qu'il y a un au-delà de la mer où l'homme est mieux considéré. En attendant, on est ici, on attend. Il n'y a pas de refuge, mais il y a l'Algeco blanc. Je ne suis même pas sûr que ce soit un Algeco : on nomme ainsi, par son nom de marque, ces préfabriqués de chantier qu'on peut empiler et joindre, et transformer en bureau ou cuisine, ou dortoir, ou juste rangement, pour le matériel. Chaque jour, Serralongue a photographié la voie de chemin de fer, chaque jour il a photographié l'Algeco. Autour, rien, du gravier, des détritiques. On est sous le ciel, comme partout sur la terre. Les fenêtres sont obstruées avec du contreplaqué. Pourtant, ils s'y donnent rendez-vous. Et c'est là aussi, une seule fois, qu'ils regardent le photographe et affirment leurs visages.

Serralongue sait faire des portraits de groupe, sait faire des portraits de gens anonymes : il en a fait quelques séries magnifiques, au Mexique notamment, ou dans cette école de la police espagnole. Peut-être que les visages de ces hommes nous auraient dit la même chose : le voyage et le temps, l'espoir. Peut-être qu'ils auraient dit aussi ce qu'ils recevaient de nous-mêmes. On dirait qu'ils nous pardonnent d'avance, de cette violence qui leur est faite : c'est bien ça le drame, aussi. On dirait que la ville, dans son abandon ou son indifférence, ne les concerne pas : c'est ça aussi, le drame. Alors Serralongue photographie indifféremment les signes. Le nom de marque Contrex sur les bouteilles d'eau minérale distribuée (et qui contient que là-bas, au bout des sentes qui les emmènent en forêt, il n'y a même pas de point d'eau). Un jour il faudra sauver cet Algeco (qui n'est probablement pas un Algeco), il faudra en faire un objet de mémoire. Probablement que cela ne se fera pas, peut-être à l'heure qu'il est c'est même déjà trop tard. La photographie, même celle de Serralongue, avec cette opiniâtre distance à toute notion d'empreinte ou d'intention, ne peut pas s'abstraire du temps réel qui la référence. Un bulldozer, un camion et voilà : il faudra (il a fallu?) deux heures pour enlever ce baraquement. Il est signe, parce que lieu de rendez-vous. Il est page d'écriture. Comme les Touaregs écrivent sur le sable : ici on écrivait sur cette cloison provisoire. On dit qu'on est là, on dit qu'on est passé. On fait la liste des noms de ceux qui sont avec soi. C'est dans toutes les langues. Non : dans toutes les langues de ceux qui sont arrivés ici. C'est la mémoire et la trace d'un passage. Ils peuvent bien raser l'Algeco, et rajouter des grillages : ces mots nous les avons désormais devant les yeux, à charge. On dirait que seuls les mots pornographiques (violeur, enculer) traversent la diversité des langues pour rejoindre la nôtre : c'est cela, la seule accusation ? Des dates, des noms, une liste réduisent le langage à sa plus stricte origine, celle des tables d'argile de l'invention de l'écriture, celle des généalogies et comptes de la Bible. Ici, sur ce mur périssable de l'Algeco, se dit que le langage garde sa nécessité et sa pérennité. Se dit que l'inaliénable du langage c'est où il nous rejoint par une trace, des noms, un compte.

Le chant de l'homme errant sera pour plus tard, ou bien à nous de comprendre que le plus haut de l'errance, ce que nous n'avons su comprendre et enrayer, là où nous n'avons su accueillir, ou proposer refuge, sinon les sacs plastique, les bouteilles d'eau et l'Algeco aux fenêtres obstruées de contreplaqué, s'exprime dans une suite de dates et de noms qui mêlent – là où la pierre de Rosette ouvrait notre civilisation à son origine en juxtaposant trois langues – dix ou vingt ou trente langues qui jamais auparavant n'avaient coexisté sur un même support, sur un même objet. Elles disent que l'homme à nous-mêmes reste indéchiffrable : puisque nous ne savons déchiffrer ce qui ici se dénombre, se nomme, s'écrit. Parfois un nom trouve l'écriture et se dit dans une phonétique que nous savons comprendre : Zameri Nassefir. Mais son histoire, son voyage, et s'il attend là encore, dans la forêt au bout de la voie ferrée, ou s'il a pu franchir l'obstacle et partir de l'autre côté de la mer offerte, ou si c'était lui, l'inconnu de l'A26 ? Nous n'avons pas su proposer refuge. Que cela nous prive d'une possibilité intérieure d'errance, pourtant condition même de notre être au monde. Nous participons désormais d'une humanité réduite. Et pourtant que la guerre ici semblait loin.

François Bon